



L'aBDcédair de Louis Joos

La Maison du Jazz proposera prochainement deux expositions sur le thème Jazz & BD, l'une à Saint-Luc à Liège (du 4 au 27 avril) et l'autre au Centre belge de la Bande dessinée à Bruxelles (du 11 juin au 8 septembre). Si elles seront sensiblement différentes, toutes deux présenteront un focus sur la carrière de Louis Joos.

Ce Bruxellois d'origine, né en 1940, a développé une œuvre graphique qui est grandement liée au jazz et à son esprit. Dessinateur et illustrateur reconnu internationalement depuis longtemps, il est parvenu à créer un univers singulier, éloigné des modes. Tantôt centré sur des musiciens tels Monk, Mingus ou Bud Powell, tantôt évoquant le milieu du jazz. Avant de pouvoir contempler son magnifique travail, nous l'avons abordé en dix mots choisis.

BD(EBUTS)

J'ai été deux ans à Saint-Luc (Bruxelles) où on apprenait vraiment quelque chose. C'était classique, on parlait autant de Michel-Ange, de Vinci que de Picasso. Il n'y avait pas de section BD et aucun élément féminin, que ce soit côté prof ou étudiant. C'est après que ça a évolué. Quand on parlait BD, il fallait en parler à voix basse parce qu'on ne voulait pas entendre ou ne pas en entendre parler. Comme

j'étais un peu nerveux à l'époque, disons ça, je n'y suis pas resté. Je suis allé à l'Académie des Beaux-Arts de Bruxelles et là on apprenait beaucoup par soi-même. Après Saint-Luc et l'Académie, j'ai été assistant en gravure pendant un an. Et so what? J'ai finalement trouvé un boulot dans une maison de livres pour enfants. J'ai appris techniquement sur le terrain, je l'ai fait pendant presque douze ans. A l'époque, je collaborais à *Aménophis*, une revue de pataphysique, surréaliste, càd un fourre-tout très marrant. Pour cette revue, j'avais fait huit pages d'une BD et un dessin a été repris en couverture. Je suis parti sur ces huit pages et j'en ai fait un soixante pages que Futuropolis a publié (*La Colaxa*, 1982). C'est comme ça que j'ai commencé la BD.

DESS(E)IN

Ensuite, je me suis dit que j'allais faire un deuxième bouquin. J'ai toujours eu envie de faire du dessin ou de la peinture. Je me disais, en peinture tout est abstrait maintenant, puis tout à coup, tout devient hyperréaliste, puis tout devient pop art. Moi, ce que j'aimais bien dans la bande dessinée, c'est qu'il fallait beaucoup dessiner, plein de cases. Mais quels sujets prendre? Quelque chose que j'aimais beaucoup depuis toujours. enfin depuis mes quinze ans, et c'était le jazz. J'ai fait quelques bouquins chez Futuro qui avaient comme sujet le jazz et c'est ainsi que ça a démarré. En même temps, je faisais des livres pour les éditions L'École des loisirs et ça marchait bien. Ça m'a aidé à faire les les bouquins en noir et blanc, de jazz pour la plupart.

ILLUSTRATION vs BD

En bande dessinée, on peut se permettre de faire des dessins de transition. En fait, c'est un long discours. Une illustration, "ça" doit être là, il faut une présence, en une seule image, quel que soit le format.

INFLUENCES

Mon père penchait vers le classique, Ingres, Delacroix, il avait des bouquins sur Michel-Ange et tout ça. Il aimait aussi Rembrandt et Hergé, il avait des journaux du *Petit Vingtième*. Moi, je tourne le dos carrément à la ligne claire, mais Hergé, ça reste. J'ai appris à lire dans *Tintin*. J'aimais bien Franquin aussi, quel virtuose. Et Maurice Tillieux. Parce que c'est drôle, avec Libellule et les jeux de mots, les voitures sont de véritables personnages, il y a une dynamique et le scénario est bien fichu. Il a d'ailleurs fait pas mal de scénarios pour d'autres dessinateurs.

JAZZ

Ma mère a eu la bonne idée de me mettre en pension à Morlanwelz. Je suis arrivé en quatrième et les rhétoriques avaient droit à leur salle avec un pick-up et des disques, ils écoutaient du jazz, Charlie Parker... Et il y avait là un bonhomme qui jouait du baryton et qui ressemblait d'ailleurs à Gerry Mulligan, Jean-Pierre Gebler qui a fait carrière. Le jazz au début, c'était Louis Armstrong, Sidney Bechet, des musiciens comme ça. Un jour, j'entends Bud Powell et j'ai acheté un Jazz Magazine

ou un Jazz Hot, je ne sais plus. Je trouvais qu'il avait une tronche de pianiste de jazz. Et puis j'ai vu une photo de Thelonious Monk, un agrandissement d'une photo de Herman Leonard où on le voit avec ses grosses lunettes en écaille, il est appuyé sur le piano, occupé à écrire avec une cigarette dans l'autre main. Quelle photo terrible, celle-là! J'écoutais Monk et je ne comprenais pas, je ne peux pas dire que j'entrais dedans, mais je trouvais ça extraordinaire.

Le premier disque qui m'a vraiment pris, c'est «Jordu» avec Clifford Brown et Max Roach, et aussi Richie Powell, le frère de Bud, qui est mort dans un accident.

J'écoute encore souvent ce disque et on entend que ce n'est pas un pianiste comme Peterson qui recule les murs, c'est assez fin. Et ce thème de Duke Jordan... C'est comme ça que j'ai accroché à ce qu'on appelait le jazz moderne. Hier, je regardais un concert de Jazz à Vienne avec Wayne Shorter, Herbie Hancock et Marcus Miller.

Quelle pêche! Quand on me demande «Qu'est-ce que tu aimes?», j'aime tout le jazz, Jerry Roll Morton, Earl Hines, Armstrong avec le Hot Five ou le Hot Seven...

J'aime tout ça, et le jazz moderne, et le jazz actuel. Mais pas n'importe quoi et pas n'importe qui. (Rires) Il y a des gens qui m'ont marqué, Don Pullen par exemple. Je le trouve extraordinaire parce qu'il y a tout le jazz chez lui. Mingus, George Adams, Cecil Taylor... Mon regret, c'est de ne pas avoir vu Coltrane.



LIVRE

Au départ, ce qui m'intéressait surtout, c'était le livre. Faire des livres. Ce qui m'intéresse aussi, c'est la mise en page, la typographie. Je peux acheter des livres qui ne m'intéressent pas mais dont la présence graphique est là, parce qu'il y a un travail, une recherche, souvent simplissime d'ailleurs.

MONK

Monk m'a impressionné. J'ai été le voir aux Beaux-Arts et quand il est entré sur scène, il l'a traversée avec cette allure incroyable. Et puis cette musique, j'adorais! Par après, je l'ai vu au 140, fin des années 60. J'étais copain avec l'attachée de presse et j'avais toutes les entrées gratuites. Je me sentais misérable lorsque je n'allais pas au concert, de ne pas profiter. Avant Monk, il y avait d'abord un groupe de post-bop avec Michel Roques. L'entracte se termine, les musiciens arrivent, s'accordent puis commencent à jouer. Toute la salle a sursauté, moi y compris, tellement c'était une musique... en fait simple et avec un swing incroyable. C'était net, c'était magnifique. Et je n'ai plus lâché Monk.

Mal Waldron disait qu'il avait mis des années avant de comprendre et un certain temps avant de l'aimer passionnément. Chez Monk, c'est émouvant et c'est technique, c'est tout à la fois. Il a sa façon de construire, de renverser les accords. Il ne fait jamais de fausses notes comme certains disent, non, il trouve la bonne dissonance.

Je l'écoute, peut-être pas tous les jours, mais quelques fois par semaine. Il y a un disque que j'ai sans doute écouté mille fois, je ne sais pas, et à chaque fois, il y a cette présence.

NEW YORK

On me dit «t'as souvent été à New York», je n'y ai jamais mis les pieds! J'ai passé une semaine à Montréal et Ottawa, où j'étais vraiment crevé par le jet lag. Il y a un quartier d'affaires, on dirait New York. J'ai fait une BD qui se passe à Bruxelles, je ne suis pas allé avec mon carnet de croquis rue Blaes ou au Sablon. New York avec ses buildings, il y a un rythme. Rien que regarder des photos... Il y a tellement de sources possibles et je collectionne des bouquins de photos de New York. J'ai demandé à Munoz s'il y est allé parce qu'il dessine beaucoup cette ville. «Oh, une semaine». Il m'a dit ça avec son accent, pas vraiment enchanté.

NOIR & BLANC

A l'Académie, les après-midis, je suivais le cours de gravure. C'était la grosse époque où on faisait de la gravure en couleurs avec plusieurs plaques, des trucs très compliqués. Mais là-bas, c'était encore en noir et blanc. Et j'ai aimé ça. Le trait noir, les gravures. J'aime bien les gravures de Rembrandt, c'est une face de son travail que j'apprécie, très différent de la peinture. Et les premiers dessins que j'ai faits pour cette revue qui s'appelait *Aménophis* ont été imprimés en noir et blanc. C'est d'une force qui me plaît davantage.

PIANO

Je n'ai pas appris. C'est à dire que j'ai le piano de mon père qui était professeur de piano, mais il n'a pas eu le temps de m'apprendre parce qu'il était très âgé et il est mort. J'ai fréquenté l'école de musique de Woluwe Saint-Lambert. J'ai appris à jouer la gamme de do à deux mains, jouer à l'octave, enfin la gamme de do majeur, do mineur. Et mon apprentissage était fini. Après, pour des raisons familiales, je me

suis retrouvé à l'école à Dunkerque pendant un an. Quand je suis revenu, on n'a plus parlé de musique. A Morlanwez, il y avait un piano pour les élèves qui faisaient venir un prof particulier qui était payé évidemment. Et là, j'ai commencé à jouer un peu et j'écoutais les disques.

Mais je ne joue pas plus que ça non plus. Je peux jouer dans plusieurs tons, pas dans tous les tons, toute la tonalité, mais ça m'amuse, ça m'intéresse. J'ai un beau piano avec une belle sonorité et j'essaye. J'écoute des disques et je tente de retrouver les phrases, quelle harmonie, quel renversement d'accords. C'est d'un compliqué, parce que le musicien joue trop vite, il ne s'arrête pas pour moi. (Rires)

Propos recueillis par Jacques Onan, janvier 2024